

Retrouvaille avec la route

Quentin Gras

- Allez vite !

Mon empressement résonne dans cet espace de jour artificielle. Sa luminance, balafre dans la nature, perdait les divers insectes nocturnes qui se cognent contre la paroi métallique au dessus de ma tête. Auraient-elles été douées de sentiments, ces petites bêtes fuiraient ce lieu face au spectacle macabre de mon phare.

Les corps écrasés de leurs camarades y finissait de cuire, certains déjà complètement asséchés. Ni mon blouson, ni mon casque n'en sont épargnés, mais leurs surfaces noires camouflent les cadavres éclatés uniquement visible sur ma visière.

La pompe se coupant finalement, j'asperge des quelques gouttes restantes un bout de papier vaguement absorbant arraché à son rouleau à côté des pistolets. Le fluide aide à détacher les organes dispersés sur le polycarbonate transparent et avec un coin encore sec, j'ôte la pellicule graisseuse laissée par l'essence.

Satisfait de mon travail et surtout heureux de pouvoir quitter la station, je claque le bouchon contre le réservoir et passe la clef d'une serrure à l'autre pour lancer le rocailleux vrombissement d'une courte pression sur le démarreur. Dans la hâte, je m'abîme les oreilles avant de retrouver le cocon de mousse de mon heaume dont la fenêtre vers le monde extérieur a retrouvé sa transparence.

Main gauche serrée, coup de la pointe du pied, grand claquement métallique et je m'arrache de cette bulle jaune dans un râle oh combien jouissif, libéré de la gêne de déranger le voisinage. Derrière moi seul restait une voiture abandonnée trappe d'essence encore ouverte.

J'ai toujours apprécié rouler de nuit. L'air libre de tout vent se laisse transpercer avec une douceur inégalable, caresse de Morphée pour les enfants qui se refusent à son étreinte. Le champ de vision se limite au mince faisceau faisant de la route le seul univers visible. La moindre circulation renforce cette impression: dès lors que les lumières disparaissent des rétroviseurs, ce qui se passent derrière n'importe plus. Seul reste le long serpent d'asphalte.

La sensation n'en était que plus exacerbée maintenant. Cela faisait cinq jours que j'avais pris la route en quête des autres. Quatre que mes épaules me semblaient plus douloureuses que jamais. Deux depuis que je m'étais vraiment

pas arrêté, mais aussi depuis que j'avais abandonné l'idée de tomber comme par hasard sur une autre anomalie. Après tout, c'est ce que j'étais dans ce paysage que toute vie humaine avait quitté.

Quelle genre d'espoir m'avait pris lorsque j'avais enfourché ma moto après avoir couru comme un fou travers la ville silencieuse ? Sans doute le même genre de bêtise qui anime ma plus grande crainte: imaginer le moment où l'infrastructure ne pourrait plus assurer mes paiements et couperaient ainsi mon approvisionnement en carburant.

Il suffirait pourtant que je récupère l'un des véhicules non accidentés ou juste que je me serve directement dans une concession. Je ne voulais pas le faire. Reste de quelques valeurs, à moins que ce ne soit un attachement irrationnel à ma dernière compagne dans ce voyage. Ni la plus confortable, encore moins la plus puissante et à des lieux de la précision chirurgicale des modèles sportifs les plus modernes, j'oubliais tous ces détails une fois la poignée tournée.

N'hésitant pas à faire hurler le moteur, je ne ralentissais avec prudence que dans les virages en aveugle pour ne pas me retrouver face à une voiture en travers ou un camion couché. Pour le reste, je roulais aussi vite que possible quand bien même je n'avais aucun but.

Au début de ce voyage la peur me paralysait, la tête remplie de "et si ?". Une pièce qui casse et je pouvais me retrouver bloqué au milieu de nul part. Une chute et une promesse de longue agonie m'attendait. Plus personne pour s'inquiéter, encore moins pour me prêter main forte. La situation et mon cynisme y aidant, j'en étais venu à penser qu'il devait s'agir là de ce que l'on appelle liberté. Idylle tant recherché et pourtant à mille lieux de mes fantasmes.

Chaque virage est l'occasion d'extraire mon corps engourdi de sa position pour repousser toujours plus loin des limites que j'avais pu me fixer: personne ne m'attend, plus rien ne compte.

Derrière une colline le Soleil se lève alors qu'arrivant finalement au bout des capacités d'accélération de ma machine, je fonce vers l'Est. Arrivé à l'apogée, les rayons frappent finalement mon visage révélant sous le cache nez le grand sourire que j'arbore malgré l'éblouissement. J'ai toujours aimé rouler la nuit, mais il ne reste que la route et ma monture. Cela me suffit.

Thème choisi: tous.

- Une prise de conscience fulgurante
- Un idéal de beauté
- La solitude n'est pas synonyme de tristesse